N° 366 — 20e Année

RÉDACTION :
ROUBAIX, rue de la Concorde, 7, près la place du Trichon. — (Téléphone 051)
TOURCOING, rue Verte, 59. (Téléphone 1579)

Siège administratif :
Rue de Béthune, 27, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois : 4 fr. 50 — Un an : 18 fr.
Nord et Départements limitrophes : Trois mois : 5 francs — Un an : 20 francs

CINQ CENTIMES LE NUMERO

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

Jeudi 31 Décembre 1908

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . 0 fr. 50 [illegible]
FAITS DIVERS . . . 0 fr. [illegible]
LOCALES . . . . 1 fr. [illegible]

Les annonces seront reçues aux bureaux du Journal ; à Paris, dans nos bureaux 30, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE
A ROUBAIX : N° 051 | A TOURCOING : N° 1579
A LILLE : N° 97

Les tremblements de terre en Calabre et en Sicile : Le chiffre des morts dépasserait cent mille

OPINIONS

Timbres révélateurs

Les actes les plus stupides et les plus odieux, tel le « geste » dicté à Mathis par une conscience qui obéissait à une force divine » ! ! ont leur à-côté burlesque ; c'est ainsi qu'on a trouvé dans les poches de l'agresseur du respecté président de la République, outre un exemplaire de la médaille offerte au général Mercier et une carte du syndicat des jaunes, des timbres à l'effigie du duc d'Orléans, le roi Philippe VII. L'imagination demeure rêveuse à l'idée qu'il existe des timbres à l'effigie du successeur de Henri V ! Passe encore pour la médaille offerte au général Mercier ! Je comprends à la rigueur qu'on ait sur soi une carte de membre du syndicat des jaunes. Ce sont là des pièces symboliques, qui prouvent, la première qu'on a peu de sympathie pour la justice, et pour la vérité, la seconde qu'on est prêt à toutes les palinodies, pourvu qu'elles soient lucratives. Mais les timbres à l'effigie de Philippe VII, à quoi diable pouvaient-ils bien servir ? Il n'est pas un philatéliste qui soit disposé à donner un maravédis pour en orner sa collection. Il n'est pas un facteur, même intérimaire, qui consente à dispenser d'une double taxe la lettre, le journal ou même le prospectus affranchis dans ces conditions-là. J'ai beau me creuser la cervelle, je n'arrive pas à découvrir la raison pour laquelle il existe dès maintenant des timbres inutilisables, et encore moins à trouver le mobile qui déterminait l'énergumène Mathis à porter dans son portefeuille ces papiers gommés à royale effigie. Le malheureux ne pouvait même pas les utiliser comme des billets de sainte farce.

Le fait d'avoir saisi sur l'auteur de l'attentat du 25 décembre les divers objets rappelés plus haut, au milieu de brochures et de journaux royalistes ou nationalistes est cependant très significatif. Certes, et sauf preuve contraire pouvant résulter des enquêtes, nous ne saurions voir en Mathis l'agent d'exécution de quelque complot destiné à détruire la République au profit de la royauté. Il n'en est pas moins vrai que, depuis quelques mois, la gent royaliste se trémousse et s'agite comme ces vieilles coquettes qui se figurent, parce qu'un jouvenceau est demeuré en extase devant leurs charmes fanés, mais rehaussés par la renommée de leur éclat d'antan, pouvoir aspirer encore aux succès de leur jeunesse. Ayant trouvé sans emploi, non seulement quelques garçons de café, mais encore quelques nationalistes désemparés à la suite de leur échec aux élections de 1906, les représentants de Philippe VII, roi de France et de Navarre par la grâce de Dieu, se sont imaginé que la popularité allait revenir à ce prince qui, jadis, illustra la gamelle ; ils ont cherché à s'organiser un peu partout et, avec le concours du clergé, ils préparent les prochaines élections de 1910 en province, pendant qu'ils surexcitent les esprits par la publication à Paris de quelques feuilles dont les articles virulents sont soigneusement reproduits par les Croix ou autres organes bien pensants des départements.

Il fut un temps où le parti royaliste obtenait, même de la part de ses adversaires, un certain respect, du fait qu'ennemi de tout ce qui ressemblait au désordre ou à la violence il incarnait en quelque sorte le conservatisme national et la tradition française. S'appuyant sur le droit divin, fort de je ne sais quel fatalisme chrétien qui devait restaurer la monarchie en France, il dédaignait et réprouvait des menées outrancières et tapageuses, qui paraissaient incompatibles avec son histoire et avec son principe même.

Ce temps n'est plus ; les générations nouvelles, plus sceptiques, moins confiantes dans la protection d'en haut, se rappelant le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » ont pensé que le moment était venu de ne plus laisser au grand horloger la fixation de l'heure attendue, et qu'il leur appartenait, à elles, de donner un coup de pouce aux aiguilles de la pendule politique. Et alors on a oublié les grands principes de dignité sociale ; on a ramassé les débris du nationalisme ; on a fait appel aux aventuriers de toute sorte ; à la fleur de lis traditionnelle, on a ajouté le genêt nouvellement éclos ; les camelots du boulangisme se sont trouvés à point pour transformer en une émeute antirépublicaine des protestations purement professionnelles de jeunes médecins et pour venir faire du chahut à la Sorbonne. En même temps, dans la Corrèze et en Saône-et-Loire, où l'on savait que le drapeau blanc franchement déployé n'obtiendrait aucun succès, on a pratiqué le système qui consiste à tirer le bien de l'excès du mal : la fine fleur de l'aristocratie a mêlé ses bulletins de vote à ceux des partisans du collectivisme unifié.

Du coup, avec l'impatience de ces poitrinaires qui, se sentant gravement atteints, pratiquent la vie courte et bonne, nos jeunes royalistes ont cru la partie gagnée. Et c'est ainsi que Mathis, sociologue d'occasion, s'est figuré que son « geste » allait être le signal d'une révolution royaliste dans notre pays.

Qu'il y ait là le résultat de quelque complot, encore une fois, nous ne le croyons pas. Mais que cette lâche agression soit le symptôme d'un mouvement en préparation, cela n'est pas douteux. A quelque chose malheur est bon ; l'opinion publique est avertie de ce qui se trame : à ceux qui s'en doutaient et qui mettaient les amis des institutions démocratiques sur leurs gardes, on reprochait volontiers de jouer le rôle de Cassandre. Désormais, la preuve est faite, la preuve que l'on cherche à détruire la République pour la remplacer par un régime où l'on se servira de timbres à l'effigie de Philippe VII. Qu'il y ait des mécontents en France, c'est certain ; qu'il y ait des réformes à hâter, des abus à faire cesser, des améliorations à apporter, c'est incontestable. Mais que le pays veuille remplacer la République par la royauté et la « Semeuse » qui figure sur nos timbres par le profil de « Gamelle », il ne faut pas que Philippe et ses amis y comptent ! La France démocratique est avertie du tour qu'on veut lui jouer ; elle ne se laissera pas duper.

Marc REVILLE,
Député du Doubs.

Le PROGRÈS DU NORD et l'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING répondent gratuitement par la voie du journal à toute demande de renseignements concernant les accidents du travail.

La fermeture de la chasse

Paris, 30 décembre.

La clôture générale de la chasse à tir a été fixée :

Au 3 janvier 1909, dans les départements ci-après : Ain, Hautes-Alpes, Jura, Haute-Saône, Savoie ;

Au 10 janvier, dans les départements ci-après : **Aisne**, Ardennes, Aube, Côte-d'Or, Doubs, Loiret, Marne, Haute-Marne, Meurthe-et-Moselle, Meuse, **Nord**, Oise, **Pas-de-Calais**, Somme, Vosges, Yonne, Territoire de Belfort ;

Au 17 janvier 1909, dans les départements ci-après : Allier, Loire, Haute-Loire, Nièvre, Puy-de-Dôme, Rhône, Saône-et-Loire ;

Au 31 janvier 1909, dans tous les autres départements.

Les dates de clôture de la chasse à courre et de la chasse des oiseaux d'eau et de passage ne font pas l'objet d'une mesure d'ensemble et sont indiquées par arrêtés préfectoraux.

La neige, le froid et la tempête

EN FRANCE

Dijon, 30 décembre.

Depuis hier soir la neige tombe en bourrasque et sans discontinuer.

A Dijon, la circulation est devenue si difficile que les tramways n'ont pu commencer leur service que vers dix heures du matin. Les trains arrivent avec de nombreux retards, notamment ceux venant de Pontarlier.

Aux halles une grande partie des messagers n'ont pu arriver. Le bourg de Sombernon est bloqué par la neige qui sur certains points atteint quatre-vingts centimètres.

Perpignan, 30 décembre.

Dans les ports roussillonnais, les bateaux ont dû doubler les amarres. L'ouragan a occasionné des dégâts. Dans le haut arrondissement de Prades, la neige est tombée en si grande abondance que les communications sont interceptées et que les villages sont bloqués.

On craint que les électeurs sénatoriaux ne puissent se rendre dimanche au chef-lieu. Les courriers ne circulent pas, tant les amoncellements de neige sont considérables sur les routes.

Toulon, 30 décembre.

Ce matin devait avoir lieu le lancement, des cales du Mourillon, du nouveau submersible « Monge ». Mais l'opération n'a pu être effectuée à cause du mauvais temps.

La tempête de vent d'ouest qui souffle avec rage rendait le lancement dangereux et c'est pour éviter un sinistre qu'il a été retardé.

Le « Monge » est l'ex-Q-67. Il jauge 388 tonnes. Il pourra recevoir un équipage de vingt-cinq hommes.

Chalon-sur-Saône, 30 décembre.

Depuis deux jours, la neige tombe sur le département. Les villages des hauts plateaux du Morvan sont bloqués.

Les communications sont impossibles.

Les trains Paris-Lyon subissent de grands retards, la voie étant obstruée par la neige.

A L'ÉTRANGER

De Londres, on télégraphie que la neige tombe en abondance sur les îles Britanniques, entravant la marche des trains, des tramways et le fonctionnement du télégraphe, surtout en Ecosse.

Des bourrasques sévissent sur la mer.

A Douvres, tous les paquebots du continent arrivent avec plusieurs heures de retard, après une traversée extrêmement difficile.

En Allemagne, le froid est très vif ; à Berlin, le thermomètre est descendu à dix-huit degrés au-dessous de zéro. La partie russe de la Vistule est prise ; en Allemagne, elle l'est par endroits ; la navigation est interrompue sur ce fleuve ainsi que sur le Weser. Une dépêche de Lubeck annonce que le canal de la Trave à l'Elbe est en partie gelé. Par suite du verglas qui recouvre les rails, les trains ont des retards considérables.

En Espagne, le froid est également très vif. La neige ne cesse de tomber en Catalogne. De violentes tempêtes se sont déchaînées sur tous les points de l'Espagne. A Bilbao, certains quartiers ont été inondés ; on a dû sauver les habitants de plusieurs maisons au moyen de barques.

La Révolution au Venezuela

UN COMBAT A MACURO

Caracas, 30 décembre.

Les partisans de l'ex-président Castro ont tenté un premier retour offensif les armes à la main.

On mande de la Trinité qu'un combat a eu lieu à Macuro, sur le littoral vénézuélien, entre cinq cents castristes commandés par le général Torrès et la canonnière « Miranda », qui amenait dans cette ville de nouveaux fonctionnaires destinés à remplacer ceux de l'administration Castro.

Le combat a duré quatre heures. Il y a eu une vingtaine de tués et quinze blessés. La canonnière a dû renoncer à débarquer ses passagers et s'est rendue à Port-d'Espagne (Trinité), où elle est arrivée lundi soir.

Un certain nombre de Vénézuéliens de la Trinité se sont engagés pour aller combattre les castristes de Macuro. Ils ont été embarqués à bord de la « Miranda », qui est repartie pour reprendre le combat. Mais le général Torrès est arrivé lui-même hier à Port-d'Espagne, dans une petite embarcation. Il déclare qu'ayant affaire à des forces trop nombreuses, il renonce à combattre les fonctionnaires du nouveau gouvernement.

Ce premier mouvement de résistance des partisans de M. Castro au nouveau régime a donc complètement échoué.

Sur les projets d'avenir de l'ancien dictateur, le « Berliner Tageblatt » apprend que M. Castro ne songe pas à retourner au Venezuela, mais qu'il est résolu à s'installer avec sa famille dans une des capitales européennes. Il aurait des préférences personnelles pour Berlin. M. Castro n'a toutefois pas encore pris de décision définitive concernant sa future résidence.

ECHOS

Le fils de M. Lépine.

Le fils du préfet de police est étudiant en médecine. Comme tel, il approuve énergiquement les réclamations de ses camarades. Toutefois, il évite avec soin de prendre part aux manifestations dans la rue. M. Lépine jeune ne voudrait pas s'exposer à rencontrer son père de l'autre côté de la barricade.

La situation ne laisse pas d'être curieuse. Et l'on imagine que, le soir au cercle de famille, lorsque le préfet lit les rapports de ses subordonnés et s'écrie :

— Ah ! les garnements ! les garnements !

Son fils qui, lui, se borne à lire les journaux, murmure avec admiration :

— Non, mais sont-ils crânes tout de même !

Le pourboire du milliardaire.

Un journal de New-York raconte que M. Rockefeller, qui publie actuellement ses idées sur « l'art de donner », offrit l'autre jour un pourboire et un conseil au garçon qui lui avait servi à déjeuner.

— Mon ami, lui dit-il, il faut mettre cet argent à la caisse d'épargne. C'est ce que je faisais lorsque j'avais votre âge. Ne dépensez jamais votre argent.

Or, veut-on savoir à combien se montait le pourboire du milliardaire ?

A vingt-cinq centimes !

Pensées

N'est-il point désolant de voir des gens se contrire piteusement dans le souvenir d'une faute quand l'avenir est là, riche d'efforts récompensés.

X.

La critique est une lime qui polit ce qu'elle mord.

LEGOUVÉ.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE EN ITALIE

Plusieurs villes englouties. -- Effrayante hécatombe. -- Un horrible spectacle. Les condoléances. -- Les secours

Les réfugiés confirment les dépêches

Catanzaro, 30 décembre.

Les réfugiés de Reggio rapportent des nouvelles brèves et laconiques, suivant lesquelles de hautes colonnes de fumée surgissent des ruines de Messine.

Les réfugiés affirment aussi que Reggio, Cannistello et Luzzano sont détruits.

Un raz de marée a détruit la ligne de chemin de fer entre Luzzano et Reggio.

Les vagues sont arrivées à Messine jusqu'au Corso Garibaldi.

On travaille énergiquement à rétablir les communications avec Reggio.

Un train avec des troupes et des télégraphistes est parti pour Reggio.

Messine est toujours en flammes

Catanzaro, 30 décembre.

Les personnes qui arrivent de la côte disent que Messine brûle toujours, malgré la pluie torrentielle qui ne cesse de tomber.

D'immenses colonnes de fumée s'élèvent sur la ville, et on peut les voir aisément de notre côté du détroit.

Quelques faubourgs élégants de Messine, situés sur la plage, ont complètement disparu. Il est impossible d'en retrouver même une pierre. Suivant une dépêche d'un témoin oculaire, le tremblement de la mer a été formidable. Dans le détroit, la mer s'élevait en colonnes hautes comme des collines qui s'abattaient et entraînaient des maisons entières.

DÉTAILS OFFICIELS

Palerme, 30 décembre.

Mardi soir est arrivée la première dépêche officielle du préfet de Messine, M. Trancheri. Celui-ci dit que le désastre dépasse toute imagination. Messine est presque complètement détruite ; environ dix mille cadavres y gisent. Il est impossible de décrire la consternation ; le désordre règne partout, les dommages sont énormes.

Les secours de toute espèce sont insuffisants, mais il est nécessaire surtout d'envoyer d'urgence des vivres. Le spectacle est terrifiant.

Le préfet donne des détails sur l'écroulement des prisons et la fuite des détenus. Les prisons sont situées sur une haute colline voisine du couvent des Capucins.

A la première secousse, les murs s'écroulèrent ; on ignore le nombre des victimes. Il y avait environ 300 hommes et 350 femmes. Tous les prisonniers qui étaient sains et saufs se sont sauvés.

Les incendies qui ont éclaté sur divers points ne pouvant pas être maîtrisés, se propagèrent en certains endroits aux quartiers environnants. Des secours extraordinaires sont absolument nécessaires. Des pompes sont particulièrement indispensables. Le député Fulci s'est sauvé de sa maison qui s'écroulait ; ses frères avec leur famille ont péri.

M. Fulci dit que l'odeur cadavérique est insupportable.

Lorsque le Grand-Hôtel Tanacria s'est écroulé, plusieurs voyageuses ont sauté par les fenêtres et se sont tuées. Les hôtels de Palerme sont pleins de réfugiés dans un état lamentable. Le mauvais temps persiste.

Les millions enfouis

On s'occupe de recouvrer les sommes des banques, sommes très importantes, qui se trouvent ensevelies sous les ruines.

La Banque de Sicile seule, qui avait reçu dernièrement de forts versements de ses succursales, a dans ses caisses environ 50 millions.

Le consul de France est-il parmi les victimes ?

Paris, 30 décembre.

M. Barrère, notre ambassadeur à Rome, a télégraphié au ministre des Affaires étrangères qu'aucune nouvelle ne lui était parvenue de notre consul de Messine.

A une heure tardive de la soirée d'hier, on ignorait encore le sort de notre représentant dans la ville sinistrée.

Le transport des blessés

Naples, 30 décembre.

On a reçu ici, dans la nuit, un télégramme annonçant que, dans les journées de demain et d'après-demain, des navires de tout genre, paquebots, navires de guerre, etc., apporteront de Calabre et de Sicile des blessés. Il en arrivera, à ce qu'on affirme, environ vingt mille.

MESSINE

On lit dans le *Journal*, sous la signature de M. Albert Flament :

« Imaginez un Hubert Robert ayant les coloris d'un Marcus Simons, des pilastres à corniches entre lesquels l'exubérance italienne se trahit sous la forme de mille linges séchant à l'appui des croisées ou de stores colorés comme des voiles barbaresques... L'animation des quais égale celle de Naples. Autour de la fontaine de Montorsoli, que domine un Neptune de ballet, des marchands de poissons et de pastèques s'invectivent ; des enfants font des cabrioles dans les jambes d'un vieux prêtre, coiffé de l'invraisemblable tricorne à longs poils entouré de la cordelière d'argent. Des gabelous, des fantassins en petite tenue, causent en se grattant la nuque. Des marins regardent manœuvrer quelque grand yacht de plaisance qui vient de Naples et gagne Syracuse ou Corfou ; un noir steamer qui apporte du Levant des cuivreries, des tapis et des pastèques, ou descend de Gênes, les soutes lourdes de charbonnage.

De l'Italie dont les Calabres bleues le matin, mauves à midi et chromées le soir, vapoureuses et orangées envoient le souffle de l'Europe, et de la prochaine Tunisie dont arrive l'haleine du désert, Messine, au bord de son courant qui bruit éternellement, semble une esclave blanche sur le sol d'un souk africain. Des collines avoisinantes, quand vient le printemps, l'odeur des orangers plane, si forte qu'elle passe encore au large, à travers les senteurs salées que la vague soulève.

Le deuil national

Rome, 30 décembre.

Le deuil, dans toute l'Italie, est profond ; les Bourses, les Théâtres sont fermés.

Feuilleton du 31 Décembre 1908 — N° 26

LE CALVAIRE D'UN BRAVE

PAR

JULES MAZÉ

Le chemineau continuait de contempler Jean Smer ; il avait un pli au front et semblait faire appel à de lointains souvenirs.

Il répondit humblement, doucement :

— Je n'ai pas choisi mon heure... Je ne suis pas un voleur... J'ai bien faim... Je marche depuis ce matin.

— Allez-vous partir, oui ou non ? Si vous ne partez pas, j'appelle mes chiens.

Cette fois, le chemineau parut n'avoir pas entendu. Il se rapprocha plus près de Jean Smer et dit à mi-voix :

— J'ai à vous parler... Personne ne peut nous entendre ?

Jean Smer recula, il était rouge de colère, il suffoquait.

— Par exemple, hurla-t-il, c'est trop fort !

Le chemineau le regarda dans les yeux, puis il dit :

— Souvenez-vous du soir de Reichshoffen

L'effet de ces paroles fut magique ; Jean Smer frissonna et d'une voix mal assurée, où la peur semblait avoir remplacé la colère, il murmura :

— Je ne comprends pas... Que voulez-vous dire ?

— Personne ne peut nous entendre ?

— Non, personne... Mais attendez, venez par ici.

Et il conduisit le chemineau dans une sorte de fournil situé au fond du jardin, ou l'on rangeait les outils et les graines, où l'on mettait les fleurs l'hiver, pour les sauver de la gelée.

Lorsque Jean Smer eut fermé derrière lui la porte du réduit, il s'avança vers le chemineau.

— Qu'avez-vous donc voulu dire ? demanda-t-il.

— Ce que j'ai dit.

— Je ne comprends pas.

— Vous comprenez fort bien, au contraire ; si vous ne m'aviez pas compris, vous ne m'auriez pas amené ici, après m'avoir menacé de me faire dévorer par vos chiens.

Jean Smer se mordit les lèvres, il se rendait compte que cet homme avait raison et que lui, venait de faire une fausse manœuvre.

— Si je vous ai amené ici, répondit-il, c'est que j'étais en effet à Reichshoffen : or, j'ai été étonné de vous entendre évoquer ce souvenir. Y étiez-vous donc aussi ?

— J'y étais.

— C'est un plaisir pour moi de retrouver un ancien compagnon d'infortune... car il faisait chaud, là-bas !

— A qui le dites-vous !... J'appartenais au même régiment que vous... Vous étiez sergent au premier bataillon ; moi, j'étais soldat au deuxième ; mais je vous connaissais un peu parce que j'avais un pays dans votre compagnie... vous savez bien, Singlet, le petit Singlet ?

— Oui, je me souviens... Et, qu'est-il devenu ?

— Mort, tué là-bas, une balle en pleine poitrine... J'étais près de lui... Ah ! ça n'a pas été long... il a levé les bras, vomi une gorgée de sang, et il s'est abattu. J'ai essayé de le relever, mais une balle m'a cassé le bras, et j'ai fait bonhomme, moi aussi. Ce n'était pas très grave, mais je souffrais beaucoup. Quand la meute des Prussiens a été passée, je me suis relevé, puis j'ai marché longtemps sans savoir où j'allais ; je souffrais comme un damné, mon sang coulait, la fièvre me brûlait, et pas une goutte d'eau dans ce maudit pays. J'ai fini par tomber derrière un buisson, épuisé, aux trois-quarts évanoui. Tout près de moi, il y avait un camarade, blessé également... Je ne pouvais faire un mouvement.... Personne dans la prairie.

Soudain, je vous vis arriver, soutenant un cavalier blessé... J'aurais voulu appeler, impossible...

Jean Smer pâlit légèrement, un frisson le secoua.

Un moment, il se demanda s'il n'allait pas se précipiter sur cet homme, le tuer. Mais il eut peur, le chemineau se défendrait, il crierait.

Il ne bougea pas, s'efforça de rester impassible

— Faut-il continuer ? demanda le chemineau avec un geste qui en disait long.

— Avez-vous donc encore quelque chose à dire ? fit Jean Smer.

— Vous devez vous en douter.

— Pas du tout ; d'autant plus que vous vous trompez. Vous avez dû être abusé par une ressemblance... Et puis, dans ces moments-là, on ne voit pas toujours bien clair... Je n'avais pas quitté mon bataillon, vous n'avez donc pu me voir dans cette prairie.

— Hum ! je suis pourtant bien sûr de ne pas m'être trompé.. J'ai encore ça dans l'œil et la preuve, c'est que je vous ai reconnu tout à l'heure.... Il y a des choses qu'on n'oublie pas, voyez-vous.

De nouveau, Jean Smer frissonna.

— Vous vous êtes sûrement trompé, murmura-t-il d'une voix mal assurée.

Le chemineau le fixa.

— Allons donc, fit-il, je vous ai reconnu ; c'était vous, bien vous et j'ai parfaitement vu ce qui s'est passé dans la prairie.. le pauvre cavalier... il avait pourtant l'air bien malade.. Que vous avait-il donc fait ? Vous le connaissiez, car j'ai entendu qu'il vous parlait de sa femme...

— Taisez-vous, malheureux, taisez-vous !

Jean Smer tremblait de tous ses membres, la sueur perlait à son front : il avait peur, très peur, il se sentait lâche devant cet homme qui possédait son secret. Cet homme, il eût voulu le tuer, mais il n'osait pas. La fortune, le bien-être, l'avaient amolli ; il n'était plus capable d'une action violente.

Il ne pensa qu'à acheter le silence du chemineau.

Il se disait bien que cet homme n'avait aucune preuve, que légalement, il ne pouvait rien contre lui. Mais, d'un autre côté, il ne tenait pas à ce qu'un tel secret se promenât à travers le monde.

Si l'homme parlait, il se trouverait des gens qui l'écouteraient ; déjà, Hardouin avait conté au juge d'instruction la tentative de meurtre dont il avait été victime.. On pourrait établir des rapprochements fâcheux, dangereux même.

— Mon ami, je ne comprends rien à ce que vous me contez-là ; mais il ne sera pas dit que j'aurais laissé dans la misère un de mes anciens compagnons. Que puis-je faire pour vous ?

Le chemineau comprit parfaitement ce que parler voulait dire ; il n'eut pas le mauvais goût d'insister sur ce qui s'était passé sous ses yeux le soir de Reichshoffen.

La demande de son interlocuteur constituait un aveu suffisant.

— Ce que vous pouvez faire pour moi ? dit le chemineau, ma foi ! je n'en sais trop rien.

— Vous n'êtes pas riche ?

— Je suis même très pauvre ; je meurs de faim. Donnez-moi donc à manger.

— Ce n'est pas suffisant.

— Mon Dieu, pour moi, c'est beaucoup.

— Mais comment êtes-vous tombé dans une misère pareille ?

— Oh ! c'est bien simple. Après ma libération, je suis retourné au village... Mes parents étaient morts pendant la guerre, morts de tristesse, d'inquiétude et de misère. Il n'y avait donc rien à faire pour moi au pays. Je partis, allant droit devant moi, au hasard. J'espérais trouver de l'ouvrage quelque part... Ah ! bien oui ! Allez donc demander du travail dans un pays ruiné pour la guerre ! On me donnait souvent un morceau de pain, quelquefois une bonne parole, mais du travail, point !

Bientôt, mes habits furent en lambeaux ; alors, ce fut fini des bonnes paroles ; on me jetait bien un morceau de pain, mais par peur, pour se débarrasser de moi.. Quant à m'employer, il n'y avait pas de danger ; je marquais trop mal. Alors, je n'osai même plus demander d'ouvrage... Je me bornais à mendier... J'étais devenu un chemineau. C'est dur tout de même, allez, quand on est plein de bonne volonté, quand on n'a rien à se reprocher... Plus d'une fois, j'ai eu envie de me détruire ; mais on a beau être malheureux, on a beau crever de faim, on tient quand même à la vie... Au moment de faire le grand saut, on devient lâche... C'est drôle tout de même ! Pourtant, je n'ai pas eu peur là-bas, dans les houblonnières de Wœrth, quand les balles tombaient sur nous par paquets...

— Alors, cette existence ne vous convient pas ?

— Oh non ! Je ne demanderais qu'une chose : trouver quelqu'un qui voulût bien m'employer. Je ne manque pas de courage. Que je trouve une niche, une botte de paille dans le coin d'un grenier, et je serai le plus heureux des hommes.

— Vous n'êtes pas exigeant.

— Il faut croire que je le suis encore trop, puisque je n'ai même pas pu trouver cela.

Jean Smer parut réfléchir.

Le chemineau le contemplait, et dans son regard, il y avait surtout de la curiosité. Il s'étonnait, évidemment, d'avoir ainsi, par hasard, retrouvé cet homme, il s'étonnait aussi de le voir si riche, et sans doute, il se disait que, en dépit du proverbe, le vice n'est pas toujours puni.

Soudain, Jean Smer releva la tête.

— Ecoutez, fit-il, vous êtes un ancien soldat de mon régiment, nous avons combattu ensemble... Ce sont là des choses qu'on ne saurait oublier.

Le chemineau sourit, en homme qui n'était pas dupe de cette apparente bonhomie.

Jean Smer continua :

— Oui, ce sont là des choses qu'on n'oublie pas ; elles créent entre nous une sorte de lien... Je veux vous arracher à l'existence que vous menez, vous tirer de la misère... Il m'est pénible de voir un bon et brave soldat comme vous obligé de tendre la main.

Le chemineau eut un nouveau sourire, mais il ne prononça pas un mot.

— Voilà ce que je vous propose : depuis longtemps, je songe à prendre quelqu'un pour surveiller ma propriété. Si l'emploi vous convient, il y a, là-bas, derrière ma maison, au fond du parc, une petite maisonnette, vous l'habiterez... Vous serez votre maître, nul ne vous ennuiera, nul ne vous surveillera... Je suis persuadé que vous saurez vous rendre utile, et j'ai confiance en vous.